Arts & images

À la découverte d'événements dans le domaine des arts visuels

Envoyé gratuitement à 2.000 adresses électroniques.

Rédaction : Baudoux A. J. Rue Henri Petit, 7. 7100 Haine-Saint-Pierre. 064 44 72 07. baudoux.godart@gmail.com

N° 63.2 - SEPTEMBRE 2023

Arts & images est hébergé sur : http.//brusselsmiroir.be/club-photo-bruxelles/arts-images/ où vous pouvez le télécharger.
Si vous ne souhaitez plus recevoir ce bulletin d'information, il vous suffit de le signaler à l'adresse : baudoux.godart@gmail.com **en utilisant ou mentionnant l'adresse à laquelle vous avez reçu le périodique.**

Par contre, si vous connaissez quelqu'un qui pourrait être intéressé, n'hésitez-pas à me communiquer son adresse électronique.

En cours et jusqu'au 8 octobre, à Mons, Grand'Place et Cœur historique.

Jaume Plensa

La part du sacré

Jusqu'au 8 octobre, le Musée des Beaux-Arts de Mons (BAM) présente « La part du sacré », un parcours dans la ville de Mons pour découvrir près de 20 œuvres iconiques de Jaume Plensa, sculpteur, dessinateur et graveur catalan de renommée internationale. Durant ses travaux de rénovation, le BAM poursuit ainsi sa volonté d'un musée hors les murs en investissant l'espace public.

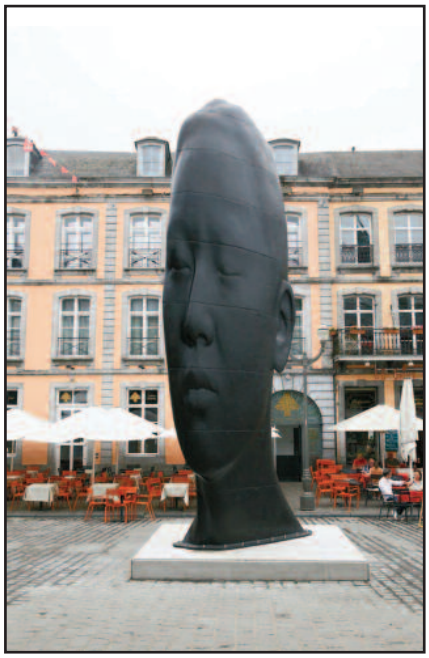
Présent sur les cinq continents par ses sculptures parfois monumentales mais toujours humanistes, Jaume Plensa marque les esprits par la manière dont il pratique l'espace urbain. Partout où elles s'installent, les œuvres de l'artiste espagnol dégagent une énergie particulière due non seulement à leur présence dans l'espace mais aussi à la façon dont l'artiste travaille les matières.

Pour galvaniser cette énergie, la définition du périmètre de l'exposition est importante. C'est ainsi que le choix s'est porté sur deux endroits particuliers : la Grand-Place et la collégiale Sainte-Waudru, le pouvoir civil et religieux qui, à Mons, sont toujours parvenus à cohabiter. Cette « part du sacré » se décline en un parcours narratif entre ces deux lieux fondamentaux. Trois visages de 7 mètres de haut s'installeront sur la Grand-Place. Tandis que sur la nef de la collégiale, apparaîtront « Les invisibles », œuvres fantomatiques invitant au silence. Aux deux pôles viendront se joindre la salle Saint-Georges, chapelle désacralisée, le Jardin du Mayeur et, face au musée du Doudou, un ensemble de sept sculptures à haute valeur symbolique liant l'Homme à la Nature. Programmée en été, l'exposition temporaire dédiée à Jaume Plensa est l'occasion de visites guidées, à la fois touristique et artistique.

LA VILLE, ENTRE TERRE ET CIEL

Grand-Place

Les bourgmestre et échevins de la Ville de Mons ont racheté aux chanoinesses un terrain qui appartenait au chapitre de Sainte-Waudru dans l'intention d'y installer la Place dite du Grand Marché. Ainsi est née la Grand-Place de Mons à la fin du XIVe siècle



© A. J. Baudoux.

comme lieu de négoce, de fête et de rencontre. Une autre de ses fonctions est d'accueillir dès le début du XIXe siècle le combat de saint Georges et du Dragon, alors exclu de la Procession. Située au cœur de la ville, la Grand-Place demeure le centre névralgique de la vie de la Cité. C'est à cet endroit précis que Jaume Plensa a installé trois sculptures imposantes en fonte ; un matériau de seconde catégorie issu de l'ancienne industrie métallurgique dont l'histoire résonne encore dans nos mémoires. Fidèle à sa démarche, il veille à ne pas heurter le passant confronté à celles-ci. Les œuvres bouleversent néanmoins la perception et la vie même de la Cité. Ces sculptures monolithiques intemporelles ne ressemblent à aucun visage, pourtant elles portent toutes un nom. Alignées dans le sens de la longueur de la place, elles forment un ensemble unitaire, même si les visages regardent dans des directions différentes. Malgré leur taille d'environ sept mètres et leur poids de presque six tonnes, ces visages en fonte donnent une étrange impression de légèreté pour des figures pourtant si imposantes. Sont-elles dédiées à un culte, tant elles sont pleines de sagesse et de spiritualité ?

Ces trois sculptures totémiques suscitent des interrogations ; elles nous interpellent face à l'énergie positive et apaisante qui s'en dégage. La beauté des visages d'un côté et le poids du matériau de l'autre doivent être considérés ensemble comme la marque d'un artiste soucieux d'exprimer un sentiment d'élévation vers le ciel, tout en affirmant un ancrage terrestre par l'effet gravitationnel qu'impose leur poids. Ici, le terrain de jeu de l'artiste demeure bel et bien l'espace de vie des personnes. Avec elles, la place de Mons se révèle dans sa fonction de rencontre et d'échange entre terre et ciel, entre esprit et matière, entre empreinte et mémoire.

LA CHAPELLE,LE RETOUR DU SACRÉ
Salle Saint-Georges

Construite au tout début du XVIIe siècle, la chapelle Saint-Georges jouxte l'hôtel de ville et conservait, comme son nom l'indique, la châsse de Saint-Georges. Les bourgmestres et échevins s'en servaient comme lieu de culte et de dévotion. C'est depuis le Salon des États, situé à l'étage de la salle Saint-Georges et à l'extrémité de la salle gothique de l'hôtel de ville, que les autorités suivaient les offices religieux grâce à une porte à double battant qui ouvrait sur la chapelle scabinale. Elle est désacralisée lors de la Révolution française. Les reliques de saint Georges sont alors transférées à l'église Sainte Élisabeth et le mobilier sert notamment à l'aménagement de certains salons de l'hôtel de ville. La nouvelle restauration terminée en juin 2023 permet de retrouver l'élan architectural vertical typique des édifices religieux gothiques de cette époque. Le plan se rythme en trois parties jusqu'au chœur qui se conclut par un plafond en croisée d'ogives à plus de 15 mètres de haut. Six œuvres de Jaume Plensa sont installées dans la salle : deux visages d'albâtre de 1,80 mètre dans la première partie et trois visages aux formes immatérielles de près de 3 mètres de haut dans la seconde partie. Les yeux clos et la forme allongée des visages sont sans aucun doute les traits stylistiques les plus marquants du sculpteur. Une figuration travaillée en l'absence de toute mimésis.

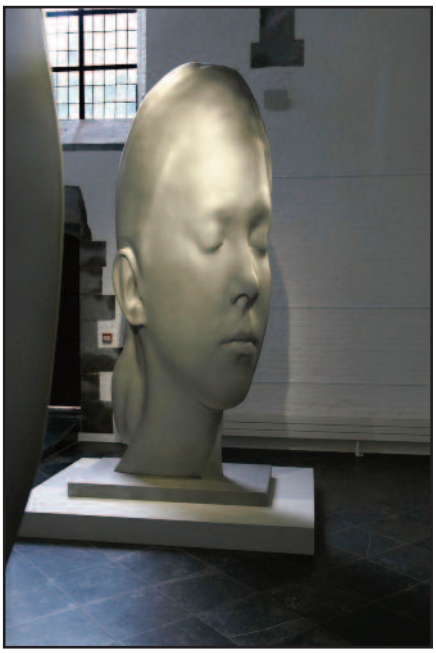
Ces sculptures sont l'expression d'une simple présence. « L'allongement de la figure » explique l'artiste « détache la partie la plus matérielle du visage et lui donne un contenu, quelque chose de spirituel ». Enfin, l'espace majestueux du cœur retrouve toute sa sacralité grâce à une sculpture en bronze suspendue comme en lévitation. Avec ce groupe de sculptures, une présence surnaturelle se dégage en harmonie avec les volumes et l'esprit du lieu. On a juste envie de rester là à assister en silence au retour du sacré enfoui dans cette ancienne chapelle pourtant désacralisée depuis plusieurs siècles.

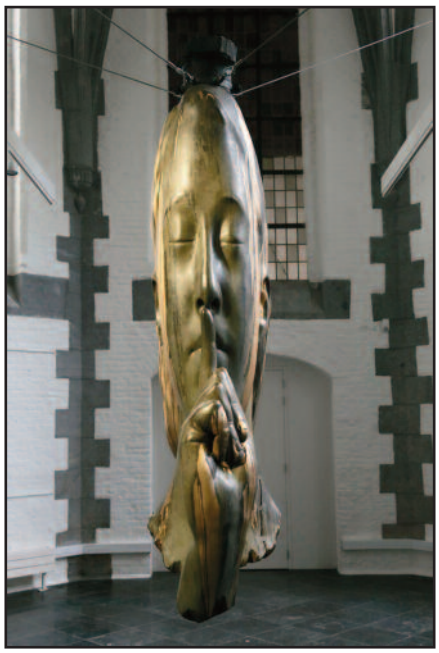
LE JARDIN, LA NATURE DU LIEN
Jardin du Mayeur de l'Hôtel de Ville

Jouxtant l'hôtel de ville, le jardin du Mayeur servait anciennement de potager pour les élus locaux. Ils pouvaient y cultiver leurs légumes et même élever des poules. Aujourd'hui, il est devenu jardin public, havre de paix et de nature en pleine ville. L'hôtel de ville est le lieu où siège la démocratie civile locale ; et ce depuis son origine au XIVe siècle. Cet îlot de verdure est bordé par deux autres institutions culturelles importantes pour Mons : d'une part, la musique y a trouvé son siège avec l'Orchestre royal de chambre de Wallonie et d'autre part, l'ancien mont-de-piété réside désormais le Musée du Doudou, fête ancestrale reconnue au patrimoine de l'UNESCO. Si cette fête à la double identité, laïque et religieuse, a pu se maintenir intègre dans un monde aussi cartésien que le nôtre, c'est parce qu'une relation de confiance entre les élus locaux et les autorités religieuses a pu se maintenir sous l'égide indéfinie d'une loi tant spirituelle que matérielle.

Au cœur de cet écrin de verdure, l'œuvre Heart of trees se compose de 7 personnages qui enlacent chacun un arbre surélevé par un léger talus. En résonnance avec le lieu, chaque personnage est gravé en haut relief avec des noms de compositeurs. Plensa explique : « les musiciens ont une formidable capacité à transformer les choses en des choses intouchables comme l'énergie ou l'âme ».

À mesure que l'arbre grandit, on peut imaginer que soit il rompt les chaînes du corps immobile qui l'entoure, soit il est étouffé par celui-ci. Cette liaison dangereuse que l'artiste représente ici constitue, l'un des grands sujets du mythe de saint Georges et du Dragon. Le combat raconte ce lien vital entre la nature et la culture ; dans le mythe, jamais l'un ne l'emporte sur l'autre. Chaque année, le combat revient sur la Grand-Place, tel





© A. J. Baudoux.

© A. J. Baudoux.

le cycle de la vie. Or, cette installation au sein de ce jardin urbain public nous alerte au sujet de ce lien rompu avec la nature. Relier notre corps à l'arbre donne le sentiment d'être là où nous avons à être aujourd'hui : dans une relation de confiance mutuelle et d'équilibre entre l'un et l'autre. Le toucher, la caresse et l'enlacement sont pour le sculpteur des facteurs physiques essentiels de rencontre qui nous ramènent à une réalité tangible. L'homme n'a rien d'autarcique, il est d'emblée un Etre-là en relation permanente avec les choses. Si on n'y prend garde, notre corps risque de finir par s'absenter littéralement du monde et perdre ce lien de vie essentiel à la survie de notre Etre.

LA NEF, VISIBLE ET INVISIBLE

La collégiale Sainte-Waudru

Construite par des chanoinesses au XVe siècle, la collégiale, par ses volumes majestueux impressionne le visiteur dès son entrée. Indéniablement, ces Dames avaient de l'ambition pour leur ville. Les chanoinesses, issues de la noblesse, avaient un esprit visionnaire à la pointe de la création aussi bien d'un point de vue architectural que sculptural. Si bien qu'elles firent appel à Jacques Du Broeucq, l'un des plus grands sculpteurs de la Renaissance méridionale, pour réaliser le programme du jubé : tribune formant une clôture monumentale qui sépare le chœur de la nef centrale. Démantelé à la Révolution française, une série de sculptures et haut-reliefs en albâtre présents sur la tribune ont pu être sauvés. Le maître-artiste de l'empereur Charles Quint livre ici une œuvre dans le plus pur esprit renaissant de l'époque, comme en témoigne la blancheur translucide du rendu des étoffes, l'expression animée des visages ou encore l'harmonie des proportions du corps. Son style tranche avec l'esthétique du Moyen Age qui régnait dans nos contrées méridionales. Face à cette sculpture d'esprit humaniste, Jaume Plensa propose des visages fragiles lovés dans un cocon d'albâtre translucide. Cinq siècles séparent ces œuvres et pourtant, de la matière, émane la même douceur intemporelle qui les fait traverser le temps sans aucune ride.

En pénétrant dans le bâtiment, le sculpteur espagnol fut sans aucun doute étonné d'un tel ouvrage à Mons. D'emblée, l'idée lui vient de présenter cette double sculpture nommée Invisible qu'il installe en suspension dans la nef centrale. Contrastant avec les têtes en fonte de sept tonnes présentes sur la Grand-Place, ces sculptures disparaissent quasiment dans l'espace. Plutôt qu'un volume composé de formes, la sculpture devient un dessin quasi invisible flottant dans l'air.

L'air est le matériau premier sculpté par l'artiste. Il entre et sort des corps comme un souffle de vie qui parcourt, élève et allège la silhouette. Jaume Plensa cite régulièrement la phrase du poète anglais William Blake : « Une pensée et l'immensité est emplie ». Dans ce contexte religieux, elle prend tout son sens ; « Il y a cette notion merveilleuse », poursuit le sculpteur, « que nos pensées, nos idées s'étendent et emplissent l'espace non pas avec des objets mais avec de l'énergie ». De cette dualité visible-invisibles dégage un champ vibratoire qui établit en retour la sacralité du lieu. Comm. presse.

LE CATALOGUE

Le catalogue (FR, NL et EN), composé de textes Il sera en vente à VisitMons (Grand'Place 27) et à la de Xavier Roland et de Catherine De Braekeleer, salle Saint-Georges au prix de 20 € ainsi que de photos de l'exposition in situ, sera disponible en cours d'exposition.

AUTOUR DE L'EXPOSITION

DIMANCHES GRATUITS

Le 1er dimanche du mois : 3 septembre et 1er octobre.
Profitez du premier dimanche du mois pour visiter l'exposition gratuitement.
Réservation obligatoire au 065.33.55.80.

VISITE GUIDEE POUR INDIVIDUEL

Le dimanche 17. septembre de 15 à 17 heures.
Prix d'entrée de la salle Saint-Georges + 2 € / Réservation souhaitée au 065.33.55.80.

VISITE SENSIBLE

16 septembre à 9 heures. Laissez-vous guider dans l'exposition autrement à travers des pratiques de connexion à soi, simples et accessibles à tous. La visite sera suivie d'un moment de partage autour d'un petit déjeuner.

Infos et réservation obligatoire au 065 33 55 80.

© A. J. Baudoux.

www.museephoto.be

EN COURS ET JUSQU'AU 24 SEPTEMBRE

MUSÉE DE LA PHOTOGRAPHIE

Avenue Paul Pastur 11
6032 Mont-sur-Marchienne (Charleroi)
GPS : Place des Essarts
Tél. 071 43 58 10

- **GAËL TURINE**
  Mémoire de rivières.
- **JACQUIE MARIA WESSELS**
  Garage Stills & Fringe Nature.
- **SARAH LOWIE**
  Sixmille.
- **HÉLOÏSE BOULANGER**
  Canvas. *Galerie du Soir.*
- **RANDA MAROUFI**
  Bab Sebta. Boîte noire.

GAËL TURINE

Mémoire de rivières.

BIOGRAPHIE

Gaël Turine a étudié la photographie documentaire à l'École supé-rieure des arts plastiques « Le 75 » à Bruxelles. Durant ses études (1994-1997), il a collaboré avec des ONG telles que *Médecins sans frontières* et *Médecins du monde* pour photographier en Afghanistan, Angola et Erythrée.Des l'obtention de son diplôme, il a démarré un reportage sur les coopératives pour aveugles en Afrique de l'ouest, donnant lieu à l'édition en 2001 du livre « Aveuglément » dans la célèbre collection Photo Poche, ainsi qu'à sa premiere projection au festival Visa pour l'Image.

En 2004, apres quatre voyages en Afghanistan, le livre Avoir 20 ans à Kaboul a été publié. Un travail au long cours avec le cancérologue pédiatrique Eric Sariban a permis la publication en 2009 du livre « Aujourd'hui c'est demain » aux éditions Delpire. Entre 2005 et 2010, il a travaillé sur des rituels vaudous en Afrique, en Haïti et aux États-Unis. Le livre Voodoo est sorti en janvier 2011.

En 2012 et 2013, il s'est concentré sur le mur de séparation entre l'Inde et le Bangladesh. Le livre Le mur et la peur a été publié en septembre 2014 dans la collection Photo Poche à l'occasion de l'expo sition au festival Visa pour l'Image.

De 2013 à 2017, Gaël Turine réalise un travail personnel sur la ville de Port-au-Prince et collabore avec l'écrivain Laurent Gaudé qui écrira les textes du livre *En bas la ville* qui sort en juin 2017.

Au cours de la pandémie du Covid-19, les hôpitaux publics bruxellois Iris-Sud proposent à Gaël Turine de réaliser un livre sur le Covid. Le livre « Traces » regroupant 155 portraits du personnel hospitalier, est édité en mars 2021.

Parallèlement à ses projets personnels, Gaël Turine collabore avec la presse internationale pour répondre à des commandes ou faire publier ses reportages. Ses travaux ont, entre autres, été publiés dans *Figaro magazine, Paris Match, Time, Libération, l'Express, Stern, Der Spiegel, New York Times, Geo, New Yorker, Le Temps, Le Monde, De Morgen, Marie Claire, Grands Reportages, L'Espresso, De Volkskrant, Sunday Magazine, Knack magazine, La Repubblica magazine, Io Donna, DU magazine, Adbusters, présentés dans le magazine Photo, Leica World magazine & LFI, Photographers International*…

Il a reçu plusieurs prix et bourses en Europe et aux États-Unis. Ses travaux ont été exposés dans des festivals, musées et galeries. Gaël Turine a également une longue expérience d'enseignement puisqu'il donne des ateliers depuis une quinzaine d'années. Il s'investit dans des cycles de formation à l'étranger comme à Istanbul (série de quatre ateliers en 2012 et 2013), à Dhaka dans le cadre du Chobi Mela Photo festival (2013), à Port-au-Prince, Haïti (plus de dix ateliers depuis 2013), et à Dakar (2017-2019).

Il est également professeur à l'École de Journalisme de l'Université Libre de Bruxelles depuis 2016. Gaël Turine a été membre des agences VU et MAPS pendant 12 ans. Il assure aujourd'hui la représentation de son travail. Comm. presse.

À quelques kilomètres de la ville de Houyet dans la vallée de la Lesse, des dizaines d'arbres sont tombés suite aux inondations de juillet 2021. Le coude formé par la rivière accentue la puissance destructrice du torrent d'eau, ne laissant aucune chance aux arbres les plus jeunes. Janvier 2022 © Gaël Turine.

Dans la vallée de la Vesdre, la ville de Pepinster a fortement été touchée par les inondations. Des quartiers entiers ont été submergés et des dizaines d'habitations anciennes n'ont pas résisté à la force du courant et aux impacts avec des voitures, troncs d'arbres, machines à laver… emportés par le courant. Septembre 2021 © Gaël Turine.

La région de Chaudfontaine, comme l'ensemble des communes de la vallée de la Vesdre, a été fortement impactée par les inondations de la mi-juillet 2021. Comme l'indique l'écorce arrachée de ces deux arbres, le niveau d'eau est monté de plusieurs mètres. Les sols ont été également labourés et n'ont quasiment plus aucune terre en surface. Octobre 2021 © Gaël Turine.

La bretelle désafectée de l'autoroute A601 était l'un des trois sites de stockage des 150 000 tonnes de déchets récoltés dans les communes touchées par les inondations de juillet 2021. Sur plusieurs kilomètres, des déchets en tous genres doivent être évacués et traités. Août 2021 © Gaël Turine.

JACQUIE-MARIA WESSELS
Garage Still & Fringe Nature

Alors que l'informatique et la haute technologie sont désormais les composantes de toute nouvelle automobile, l'existence même des garages à l'ancienne est mise à mal. Suite à ce constat, la photographe Jacquie Maria Wessels a parcouru le monde pour pénétrer à l'intérieur de garages de réparation traditionnels, en Turquie, au Cambodge, en Russie, en Pologne, au Maroc, en Italie, à Cuba, au Sri Lanka, en Afrique du Sud et à Tokyo. Dans sa mise en scene, affirme-elle, elle tente de « conjuguer la beauté et la tension de l'inconnu, ou de redécouvrir les objets qui font d'un garage ce qu'il est par le biais d'une nature morte intrigante et picturale ».Moteurs ou carcasses de voitures désossées, l'abandon des lieux que choisit Jacquie Maria Wessels semble dans ces photographies temporaires, un répit entre deux temps. Tout ce qui a servi peut servir encore, mais d'abord comme matériau pour la photographe qui y puise son registre formel, sa « palette » et les compositions qu'elle agence. Ces garages, ces ateliers qu'elle explore en divers pays, sont de petits temples dédiés à la mécanique, à l'ingéniosité et à la patience, où sur les autels trônent à côté des portraits de famille, les déesses aux seins nus des calendriers, leur chair immaculée oferte parmi la souillure des établis, seules représentations humaines. Tout vient pourtant évoquer le travail, non celui des industries modernes, automatisées, aux décors aseptisés, mais celui plutôt de l'arti-sanat, des réparations patientes, cette alternative à la production en série. Dehors, au plein jour, au sortir des ateliers, Jacquie Maria Wessels est venue renverser le point de vue : la périphérie est devenue le sujet, aux points cardinaux du cliché. L' espace central s'énonce maintenant en trouées, en arrière-plans, suggérés plutôt que détaillés. L' on semble devoir encore épier ces b timents que l'on a quittés pour un dernier regard, au travers du feuillage ou des grilles qu'il a colonisées.Ses photographies ont rejoint les collections photographiques du Rijksmuseum d'Amsterdam.

BIOGRAPHIE

Née en 1959, la photographe néerlandaise Jacquie Maria Wessels vit à Amsterdam apres un début de carriere à Bruxelles. Elle est diplômée du département de photographie de l' Académie Gerrit Rietveld à Amsterdam (1990). Elle a aussi étudié la peinture à l'Université Middlesex à Londres et la psychologie sociale à l'Université libre d'Amsterdam. Comm. presse.

Garage Still #12.4/2015 Havana, Cuba. © Jacquie Maria WesselsGarage Still #12.5/2015 Havana, Cuba © Jacquie Maria Wessels.

Garage Still #04.8/2015 Zaandam, the NetherlandsFringe Nature #10.2/2019 Amsterdam, the Netherlands. © Jacquie Maria Wessels.

Garage Still #03/2015 Amsterdam, the Netherlands. © Jacquie Maria Wessels.

Garage Still #10/2014 Amsterdam, the Netherlands. © Jacquie Maria Wessels.

Garage Still #04/2018 Tokyo, Japan.© Jacquie Maria Wessels.

SARAH LOWIE
Sixmille

BIOGRAPHIE

Née à Charleroi, l'artiste étudie la photographie à l'ESA le 75 basée à Bruxelles. Elle complétera sa formation au sein de la même école dans l'option Images plurielles imprimées (sérigraphie, gravure, mise en page du livre). Elle réalise son premier projet *SIXMILLE* qu'elle autoédite.

SIXMILLE est exposé à plusieurs reprises, notamment à Contretype (Belgique), à la Médiatine (Belgique) où elle se voit attribuer le prix de la Lauréate de la Ville de Bruxelles, aux Boutographies (France), aux Nuits photographiques d'Essaouira (Maroc) – où elle recevra la mention spéciale. Son deuxième projet, suite chronologique du projet SIXMILLE, Chaque jour, je suis avec toi est exposé à la Centrale For Contemporary art (Belgique).

Sarah a un goût prononcé pour les sujets sociaux, intimes qui la touchent personnellement. Elle est membre fondatrice de l'asbl La Nombreuse (Bruxelles) depuis 2020. Durant ces années, elle est notamment publiée dans divers magazine tels que *The Word* (BE), *Burn Magazine* (USA), *Medor* (BE), *Wilfried* (BE), etc. Comm. presse.

Black Para et Nova-D au studio. © Sarah Lowie.

Equilibre. © Sarah Lowie.

Django. © Sarah Lowie.

Django lors du tournage d'un clip. © Sarah Lowie.

HÉLOÏSE BOULANGER
Canvas. *Galerie du Soir.*

L'Amour, acrylique sur impression NB. © Héloïse Boulanger.

La Nostalgie, impression CMJN. © Héloïse Boulanger

Le Stress, impression jet d'encre et fils de outure. © Héloïse Boulanger.

RANDA MAROUFI

Bab Sebta. *Boîte noire.*

BAB SEBTA est une suite de reconstitutions de situations observées à la frontiere de Sebta, enclave espagnole sur le sol marocain. Ce lieu est le théâtre d'un traficde biens manufacturés et vendus au rabais. Des milliers de personnes y travaillent chaque jour. Le filmse situe dans un espace-temps particulier, la frontière entre l'Espagne et le Maroc où les histoires de contrebande sont légion et qui se révèle être un excellent terrain de jeu pour remettre en scène des individus en mouvement. Une chorégraphie s'organise dans une durée spatialisée pendulaire. Trois temps, trois moments distincts correspondant aux étapes de la traversée de la frontiere construisent le trajet de la caméra et le fi conducteur du film.

Au-delà du simple récit documentaire proche de la vidéo expérimentale, BAB SEBTA peut être considéré comme une expérimentation artistique qui interroge la limite de la représentation et nous invite à effleurer un instant l'étrange réalité qui est celle de la ville.

Randa Maroufi est ée en 1987 à Casablanca. Elle vit et travaille à Paris. Elle est diplômée de l'Institut National des Beaux-Arts de Tétouan, Maroc (2010), de l'École Supérieure des Beaux- Arts d'Angers, France (2013), ainsi que du Fresnoy – Studio National des Arts Contemporains, Tourcoing, France (2015). Randa Maroufiétait membre artiste de l'Académie de France à Madrid – la Casa de Velázquez en 2017–2018.

Randa Maroufis'intéresse à la mise en scènedes corps dans l'espace public ou intime. Une démarche souvent politique, qui revendique l'ambiguïté pour questionner le statut des images et les limites de la représentation.Parmi ses récentes expositions : La Biennale de Lyon, France (2022); Musée du Reina Sofía, Espagne (2021); New Museum, NY (2020); MA Museum, Quebec (2019); Biennale de Dakar, Sénégal (2018); Biennale de Sharjah, Liban (2017); Festival International du filmde Rotterdam, Pays-Bas (2016); Les Rencontres photographiques de Bamako, Mali (2015); la Biennale de Marrakech, Maroc (2014), etc.

Elle a reçu plusieurs prix pour ses filmsLe Park (2015) et BAB SEBTA (2019).

Comm. presse.

Extrait de Bab Sebta. © Randa Marouf.

Extrait de Bab Sebta. © Randa Marouf.

INFOS PRATIQUES

TARIF

Prix plein : 8 €; Seniors +60 ans : 6 € ; Personne à mobilité réduite : 4 €; Étudiants 4 €; -12 ans : gratuit; Demandeurs d'emploi : 1,25€ ; Groupe de plus de 10 personnes : 5 €. -12 ans, Cartes diverses*, Partenaires, Amis du Musée. Accès aux collections permanentes et aux expositions temporaires. Gratuit. *Carte culture JTI, Musée de l'Elysée (CH), BPS22, Bois du Cazier, FOAM, ICOM / Icomos, Pass 365.be (valable pour 2 pers.), Carte Prof. museumPASSmusées. Accès gratuit aux collections permanentes. 4 € (tarif plein) / 2,50 € (tarif réduit) pour l'accès aux expositions temporaires.

Premier dimanche du mois : Accès gratuit aux expositions permanentes, 4 € pour les temporaires. Tarif réduit : 2,50 € .

ACCÈS

En voiture De Bruxelles : autoroute A54 et Ring 9, sortie « Porte de la Villette », tout droit durant 3 km. Afrique R3, sortie 5. Train Charleroi-Sud puis bus. Gare de Charleroi-Sud, bus 70, 71 ou 170 (descendre à place de Mont-sur-Marchienne).

Du 6 au 30 septembre, à la Galerie Détour, à Jambes (Namur)

HÉLÈNE PETITE

La mémoire des sources - Photographies

Percoler, infiltrer, ruisseler, s'écouler. La source se souvient de son parcours.

Elle connait les aspérités du minéral, reconnait le lois du végétal.

Elle sillonne lentement l'épaisseur d'un monde intérieur et persiste à vivifier la surface de son flux nourricier.

Avec la source comme élément tangible d'une force vitale vibrante et continue, celle de la création, je dévoile ici mes observations de la nature et de se entrelacs vivants.

Hélène Petite.

Hélène Petite est née à Namur en 1983, elle vit et travaille à Bruxelles. Elle commence par étudier la photographie, puis embrasse une recherche plus large en arts visuels d'abord à la Kunsthogskolen de Bergen en Norvège, puis par un Master a LUCA School of Arts Bruxelles.

GALERIE DÉTOUR

Avenue Bourgmestre Jean Materne, 162. 5100 Namur (Jambes).
Tél. 081 24 64 43.

Accessible : du mardi au vendredi de 13 h 30 à 17 h 30, le samedi de 14 à 18 heures.

FONDATION STICHTING

Du 21 septembre au 17 décembre, à Forest (Bruxelles).

Ursula Schulz-Domburg

Niemandslicht.

La Fondation A présente l'exposition Niemandslicht, un voyage à travers l'œuvre de la photographe allemande Ursula Schulz-Dornburg. L'exposition propose neuf séries, chacune portant sur la relation entre l'architecture, l'environnement et le passage du temps, du fait de l'action humaine ou des phénomènes naturels. Ensemble, ces photographies parcourent de vastes étendues ancrées par des lignes d'horizon et plongent dans les couches temporelles en considérant leurs vestiges.

Les séries de Schulz-Dornburg *From Medina to the Jordan Border* (2002-2003), prise le long de la voie ferrée abandonnée du Hejaz, et *Transit Sites, Armenia* (1997-2011) documentent des zones où le mouvement se heurte à l'immobilisme et où le désir d'un ailleurs est confronté à la difficulté de s'y rendre. Aujourd'hui imprégnés de l'attrait mélancolique d'une destination impossible à atteindre, ces projets d'infrastructure avaient à l'origine un objectif très stratégique : assurer et étendre le pouvoir. Bien qu'il n'ait jamais été achevé, le chemin de fer devait réduire la distance entre Istanbul, capitale de l'Empire ottoman, et La Mecque, l'un des lieux les plus sacrés de l'Islam. Le design extravagant des arrêts de bus arméniens, quant à lui, remonte aux décennies où l'Union soviétique a étendu sa vision de la modernité jusqu'aux endroits les plus reculés. Les photographies d'Ursula Schulz-Dornburg capturent la dissipation et la persistance simultanées de ces idées en donnant à leurs manifestations spatiales une forme contemporaine.

D'autres séries témoignent de l'intérêt de longue date de la photographe pour l'entre-deux en tant qu'espace de vie plutôt que zone de transit. La série *15 Kilometers Along the Georgian – Azerbaijan* (1998-1999), par exemple, comprend l'image d'un lit, taillé dans la roche, un lieu de repos au milieu de la mêlée des cultures et des continents. Ici aussi, la concomitance de l'endurance et de la fragilité est en jeu : dès le VIIe siècle, des moines chrétiens se sont réfugiés dans ces grottes.

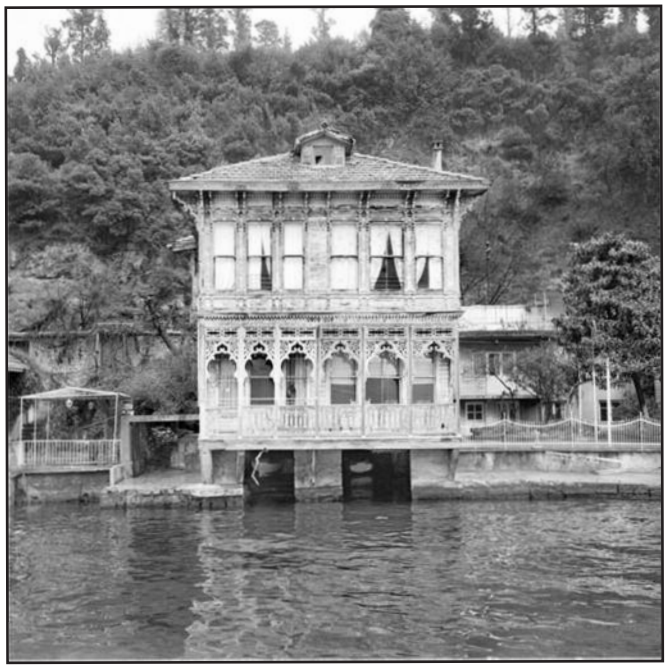
Depuis, les guerres, les empires et les habitants se sont succédé, mais la course vers le haut pour trouver un abri et le regard sur la vallée désertique, vers la ligne où le ciel et la terre se rejoignent pour marquer le bord du monde, sont restés les mêmes. Les bâtiments en bois du « Bosporus, Istanbul » bordent le détroit entre l'Europe et l'Asie. Ils ont été construits au cœur de l'Empire ottoman dans ses dernières années. Lorsqu'Ursula Schulz-Dornburg a entrepris de photographier ces bâtiments dans les années 1970, elle les a pris dans un état de décrépitude. Obstinés et précairement perchés au-dessus de l'eau, ils sont les monuments d'un refus de la monumentalité.

Niemandslicht, qui se traduit par « la lumière de personne », fait référence à la constellation photographique du temps, de la lumière et de l'espace. Nous pouvons également lire Niemandslicht comme une description poétique des ombres, l'absence déterminante d'une image. Le temps, qui est au cœur de l'œuvre d'Ursula Schulz-Dornburg, se présente comme cyclique plutôt que marqué par des événements singuliers. Outre le Niemandslicht, nous assistons dans ses photographies à un Niemandszeit, un no man's time, structuré par des rencontres avec la récurrence plutôt que par des décisions et des changements individuels. C'est un temps qui se déroule dans les ombres et les plis de l'histoire enregistrée.

Ursula Schulz-Dornburg (née en 1938 à Berlin) vit et travaille à Düsseldorf. De 1959 à 1961, elle a étudié à l'Institut für Bildjournalismus

Architecturial Models of Ruins, Palmyra, Syria, 2010, gelatin silver print (1)
© Ursula Schulz-Dornburg.

Architecturial Models of Ruins, Palmyra, Syria, 2010, gelatin silver print (2)
© Ursula Schulz-Dornburg.



Bosporus, Istanbul, 1978, gelatin silver print (1) © Ursula Schulz-Dornburg.

Bosporus, Istanbul, 1978, gelatin silver print (2) © Ursula Schulz-Dornburg.

Bus Stops, Erevan-Parakar, Armenia, 2004, gelatin silver print © Ursula Schulz-Dornburg.

Bus Stops, Sevan-Erevan, Armenia, 2011, gelatin silver print © Ursula Schulz-Dornburg

Fishmongers, Sevan Lake, Armenia, 2008, gelatin silver print (1) © Ursula Schulz-Dornburg.

de Munich. En 2016, elle a reçu le prix de photographie AIMIA/AGO ; deux ans plus tard, elle a remporté le prix Aperture Foundation du *meilleur catalogue de photographie de l'année pour Land In-Between*. Son travail est représenté dans les collections de nombreux musées internationaux, notamment le K21 Museum de Düsseldorf, la Pinakothek der Moderne de Munich, le Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, l'Art Institute of Chicago, le Museum Ludwig de Cologne, la Tate Modern de Londres, le J. Paul Getty Museum de Los Angeles et le Minneapolis Institute of Art. Comm. presse

HORAIRES D'OUVERTURE

Mercredi, sur demande.
Jeudi-Vendredi de 13 heures à 18 heures.
Samedi-dimanche de 11 heures à 18 heures.

TARIFS

Visiteurs 7 €; Étudiants (-26 ans), enseignants, seniors, demandeurs d'emploi 2 €; Enfants (-12 ans); MuseumPASSmusées; Carte ICOM.
Tous les premiers mercredi du mois, gratuit.
Groupe scolaire (sur réservation), gratuit.

Fondation A

Avenue Van Volxem, 304 - 1190 Bruxelles
fondationastichting.com

HANGAR
PHOTO ART CENTER

Place du Châtelain, 18 - 1050 Bruxelles
02 538 00 85 - contact@hangar.art

Accessible : du mardi au samedi de 12 à 18 heures.

TARIF
9 €; Étudiant 5 €; +65 ans 7 €; Sans emploi 5 €; Pmr 5 €; Article 27 1,25 €; -16 ans gratuit.

Du 8 septembre au 16 décembre, à Ixelles

Close Enough

12 woman photographers of Magnum

Rising Circles

Georges Rousse

"If your pictures aren't good enough, you aren't close enough."
"Si vos photos ne sont pas assez bonnes, c'est que vous n'êtes pas assez proche."

Cette phrase prononcée par Robert Capa, l'un des fondateurs de l'Agence Magnum en 1947, n'a rien perdu de sa légitimité, en regard des expositions que nous présentons en cette rentrée 2023.
Afin de célébrer les 75 ans de Magnum, quoi de mieux qu'une exposition consacrée à ses femmes photographes d'aujourd'hui. A travers ces 12 projets rassemblés par la curatrice Charlotte Cotton (US), sous le titre Close Enough – 12 women photographers of Magnum (Assez proche – 12 femmes photographes de Magnum), on perçoit que les photographes se sont approchées au plus près de leur sujet, quelle qu'ait été la difficulté du contexte. On ne parle pas toutefois du même rapprochement que celui de Robert Capa. Dans une situation de reportage de guerre, il fallait shooter vite et au plus près, avec une grande prise de risque.

La « nouvelle perspective » évoquée par Charlotte Cotton redéfinit la notion de Close Enough de Capa : du rapprochement spatial, on passe à la rencontre humaine. Du shooter rapide, on passe au temps long de la mise en confiance pour réaliser un sujet fort et profond qui s'étend parfois sur des années.

Ce que nous dit cette exposition est que la relation humaine fait partie intrinsèque de l'art de photographier. A travers ces sujets qui se déploient sur les murs du Hangar et grâce à l'objectif resserré de ces talentueuses photographes, on navigue dans des thématiques puissantes et en prise avec le monde contemporain. Comm. presse

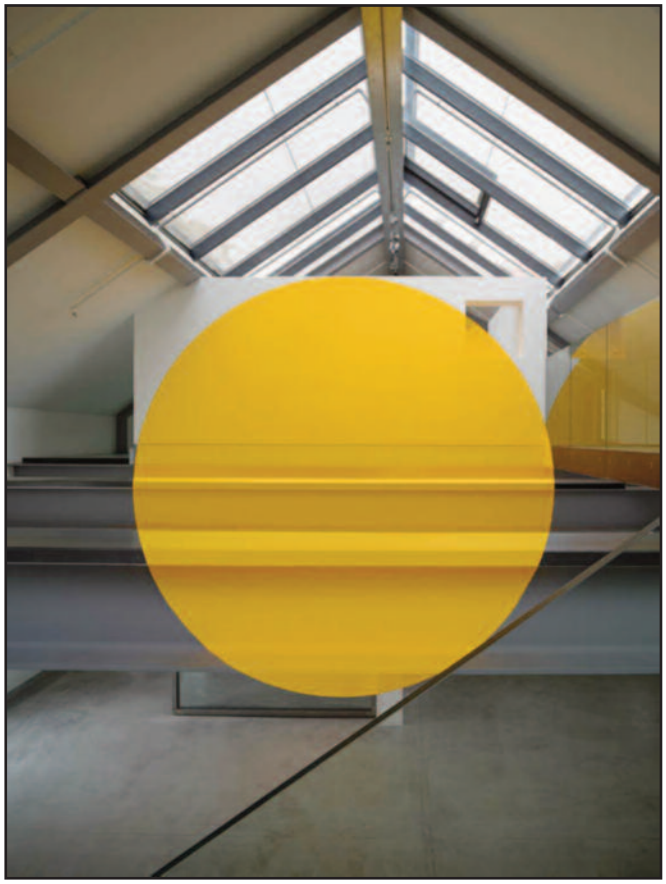
1. *What's ours, Beirut, Lebanon, 20 October 2019. © Myriam Boulos Magnum Photos.*
2. *A plane files low over students riding a train at a funfair over the weekend. Istanbul, Turkey, 29 August 2018. © Sabiha Çimen Magnum Photos.*
3. *Adeshina, 25, student, in a relationship. Lagos, Nigeria, 23 November 2018. © Cristina de Middel Magnum Photos.*

RISING CIRCLES
Georges Rousse

A 75 ans et avec des centaines d'installations quadraturistes à son acquis, Georges Rousse n'en finit pas d'étonner. Architecte, dessinateur, plasticien, photographe, il maîtrise toute la construction de son œuvre photographique ; Georges Rousse s'est laissé inspirer par les espaces du Hangar et y a fait naître comme un « soleil ». Quand le soleil se lève au Hangar, des dizaines de cercles concentriques lui répondent. En effet, parmi les centaines d'œuvres créées par Georges Rousse aux quatre coins du monde, nous avons choisi non pas l'angle de la chronologie, de la couleur ou de la typologie des espaces, mais celui du cercle.

Avec *Rising Circles*, l'exposition balaie ainsi des dizaines d'années de travail autour du symbole le plus puissant du monde, le cercle.

En plus de la lune, du soleil, de la roue de la vie, on y verra aussi l'objectif de l'appareil photo. Pour celles et ceux qui regardent l'œuvre de George Rousse, il ne s'agit pas seulement du *Close Enough* mais aussi de définir un seul angle de vue précis. Comm. presse



Bruxelles 2023. © Georges Rousse.

Chambèry 2008. © Georges Rousse.

Lens 2017. © Georges Rousse.

Vitry 2007. © Georges Rousse.

BOZAR

Tél. 02 507 84 30.

Du 15 septembre au 7 janvier 2024, à Bruxelles.

Antoni Tàpies

La pratique de l'art.

Dans le cadre de la présidence espagnole du Conseil de l'UE et à l'occasion du centenaire de la naissance d'Antoni Tàpies (1923-2012), Bozar présente la plus grande rétrospective consacrée à Tàpies depuis près de 20 ans.

L'exposition, organisée par le Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofía, Madrid, en collaboration avec Bozar et la Fundació Antoni Tàpies, propose un panorama complet de l'œuvre de Tàpies avec plus de 120 peintures, dessins et sculptures.

Après ses autoportraits et ses oeuvres influencées par le surréalisme et le dadaïsme, l'exposition montre les premières peintures « matiéristes » de Tàpies, réalisées dans les années 1950 et qui intègrent matériaux bruts, taches et signes. Mais au-delà de l'expérimentation autour de la forme et de la matière, tout au long de la carrière de l'artiste, le·la visiteur·euse pénètre également les dimensions mystiques, philosophiques et politiques de l'univers Tàpies.

Pen Self-Portrait, 1950. © Antoni Tàpies.

Figure on burnt wood. © Antoni Tàpies.

Manuel Borja-Villel est le commissaire de cette première rétrospective Tàpies organisée en Belgique depuis près de 40 ans. Cette exposition qui ouvre l'Année Tàpies (« Any Tàpies ») est présentée en première européenne à Bozar et voyagera ensuite à Madrid, au Musée Reina Sofía et à Barcelone, à la Fundació Antoni Tàpies.

L'exposition démarre avec les premiers dessins et les autoportraits de Tàpies et se poursuit avec les « peintures-matières » des années 1950 et les objets et assemblages des années 1960 et 1970. Suivent alors les vernis des années 1980, qu'il avait commencés quelques années plus tôt alors que la démocratie faisait ses premiers pas en Espagne. L'exposition présente également les oeuvres des années 1990, au cours desquelles Tàpies a poursuivi l'expérimentation formelle et matérielle qui a toujours été au coeur de sa pratique.

Souvent associée au « matiérisme » ou à l'« art informel », la pratique artistique de Tàpies passe par le geste et par l'utilisation sur la toile de matériaux modestes et peu conventionnels. Il utilise du sable, de la ficelle, de la poussière, des cheveux ou de la paille, suggérant ainsi que la beauté peut se trouver dans ce qui est petit, inattendu et quotidien.

« Il y a parfois dans mon oeuvre un hommage aux objets insignifiants : papier, carton, détritus... », disait Tàpies. La main de l'artiste est intervenue, selon le critique Jacques Dupin, pour « les recueillir et les sauver de l'abandon, de la fatigue, de la déchirure, de la marque du pas de l'homme et de celle du temps. »

Tàpies parvient à développer une infinité de textures et de reliefs sur ses supports picturaux, qu'il appelait aussi « murs » (en référence notamment à son nom de famille. Tàpies signifiant « murs » en catalan). Il y intègre aussi de nouveaux matériaux tels que latex, émulsions, goudrons appliqués en larges couches, créant ainsi une épaisseur qu'il griffe, lacère, creuse.

Le tableau devient un « champ de bataille » où le corps à corps avec la matière est palpable et rend l'oeuvre tridimensionnelle. Dans ces pâtes épaisses, Tàpies inscrit et incise des signes graphiques et symboliques : triangles, cercles, croix qui renvoient à des références archéologiques, mystiques ou historiques.

Pour l'artiste, ces murs sont comme des « talismans », d'une grande puissance évocatrice :

« Tout se passe dans un champ bien plus vaste que le champ délimité par le format ou le contenu matériel du tableau. Celui-ci n'est,

1. Cross and R. © Antoni Tàpies.
2. Eggbasket and Newspaper. © Antoni Tàpies.
3. The Barbershop of the Damned an4d the Chosen. © Antoni Tàpies.
4. Cos de materia I taques taronges (Corps de matière et taches orange), 1968, technique mixte sur toile. Collection privée, Barcelone © Comissió Tàpies

en effet, qu'un support qui induit le regardeur au jeu infiniment plus ample des mille et une visions, des mille et un sentiments […] Le « sujet » peut donc se trouver dans le tableau ou bien n'être que dans la tête du spectateur. »

Son travail n'est donc pas uniquement une recherche sur la matière mais explore également la perception de la réalité et de la nature humaine.

En même temps, l'art de Tàpies est intimement lié à l'histoire et à la politique de son pays touché par la guerre d'Espagne, la Seconde Guerre mondiale et le franquisme.

« Si je peins comme je peins, c'est d'abord parce que je suis catalan. Mais, comme tant d'autres, je suis atteint par le drame politique de l'Espagne tout entière », écrit Tàpies. « Je veux inscrire dans ma peinture toutes les difficultés de mon pays, même si je dois déplaire : la souffrance, les expériences douloureuses, la prison, un geste de révolte. L'art doit vivre la vérité. »

Le centenaire de Tàpies invite à faire le point sur une oeuvre qui résiste au décryptage. Le halo intellectuel qui l'entoure est imprégné de discours sur l'histoire des sciences, la mystique des religions orientales et la philosophie politique.

Artiste autodidacte de l'après-guerre, Tàpies a réfléchi à la condition humaine, à son propre contexte historique et à la pratique artistique, en particulier aux limites et aux contradictions de la peinture. Son oeuvre très prolifique est dispersée dans le monde entier.

L'exposition est accompagnée d'une publication éditée par Bozar Books. Le livre comprend des textes d'Antoni Tàpies et de Manuel Borja-Villel, commissaire de l'exposition. Comm. presse.

TARIFS

Standard 16 €; < 30 ans 8 €; < 30 ans | le mercredi 2 €; > 65 ans 14 €; < 12 ans 0 €; museumPASSmusées 0 €; ICOM 0 €; Carte press : VVJ, AJP, IFJ, API-IPA, AICA 0 €; Carte PROF 8 €; Brussels Card 0€; Carte : Intervention Majorée / EU Disability 8 €; Chaise roulante 0 € Accompagnateur chaise roulante 0 €; Artikel 27 0 €.

ACCESSIBLE

Du mardi au dimanche de 10 à 18 heures.
Fermé le lundi.

BOZAR
Palais des Beaux-Arts.
Rue Ravenstein 23. 1000 Bruxelles.

Du 9 septembre au 21 octobre, à la Box Galerie, à Ixelles.

aquí - ahí - allí

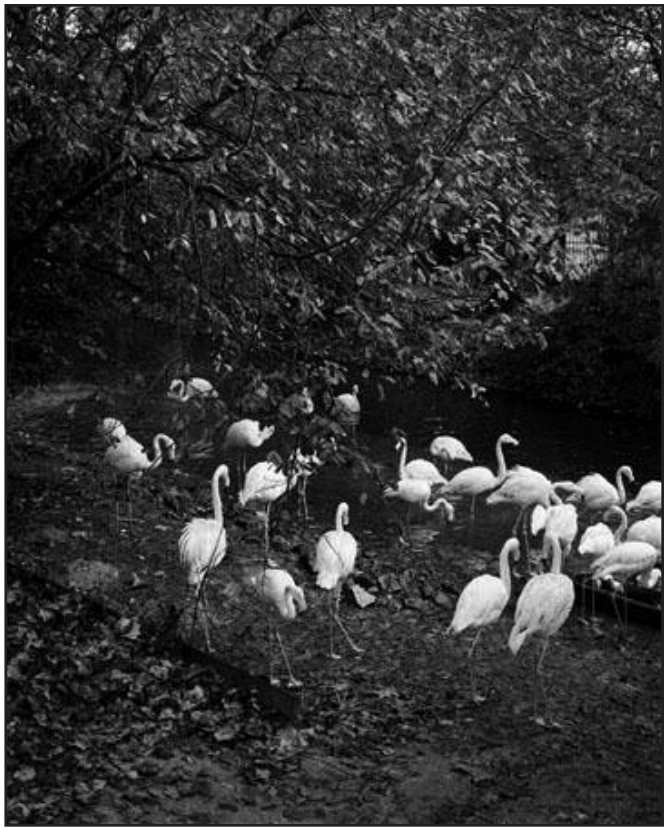
ici - là - là - bas

Photographies de Israël Ariño, Mikel Bastida, Jordi Guillumet & Mònica Roselló, Alex Llovet, Marta Sellarés

Israel Ariño – On nous a dit qu'il n'y avait rien et nous sommes allés le chercher

Ce projet s'est créé le long d'un double déplacement, celui de l'action même de marcher, d'arpenter, pas à pas, les lieux et les recoins d'un territoire, et celui du questionnement constant qui tendait, plus qu'à trouver des réponses, à imaginer de nouvelles questions qui nous permettaient d'établir un dialogue autour des réalités possibles. Ce parcours est nourri d'une double approche, celle de la photographie et celle de l'anthropologie, proposant deux rapports distincts ainsi que deux langages qui se mêlent pour finalement présenter un univers issu autant de l'écoute et de la compréhension de l'humain que du jeu du regard et de l'interaction.

Le point de départ a été une phrase: «ici, il n'y a rien». Qu'est-ce que ce rien, si présent sur toutes les lèvres? Essentiellement, le rien est une négation ou une absence, alors de quoi nous parle sa presque omniprésence? Quel est le sens matériel de ce rien, quelle forme prend-il ? Nous avons cherché le rien, nous l'avons trouvé et l'avons perdu de nouveau une centaine de fois, pour qu'il devienne finalement quelque chose de plus en plus inaccessible, volatil, soluble. La série est une sorte de cartographie, une constellation de repères.



Israel Ariño. Sans titre (de la série On nous avait dit qu'il n'y avait rien et nous sommes allés le chercher), 2021.

Israel Ariño. Sans titre (de la série On nous avait dit qu'il n'y avait rien et nous sommes allés le chercher), 2021.

Les mystères et les tensions qui soulignent la fragilité du paysage, naturel et humain, ainsi que nos propres limites pragmatiques, se présentaient à nous comme des énigmes. Loin de nous bloquer, ces énigmes nous permettaient viser plus loin, à la recherche des nouvelles couches sédimentaires, moins manifestes, qui contribuaient à de nouveaux questionnements.

Nous avons proposé un déplacement du réel au symbolique et de l'imaginaire à l'imagination, pour raconter quelle avait été notre façon d'être et de partager le territoire. Ce projet a été réalisé en compagnie de l'anthropologue Irma Estrada dans le cadre d'une résidence de création mise en place par le Centre d'Interprétation de l'Architecture et du Patrimoine (CIAP) d'Amiens, entre mars 2021 et juin 2022, autour des communes d'Amiens Métropole.

Mikel Bastida – Anarene

Anarene est née de la recherche d'images et d'histoires que le cinéma a laissées derrière lui. Les photographies que Mikel Bastida a prises lors d'un voyage de huit ans à travers les États-Unis nous montrent une terre consumée par son propre mythe, des paysages qui deviennent une chronique du pouvoir du cinéma, des lieux qui n'ont pas d'importance pour ce qu'ils sont, mais pour ce qu'ils ont représenté. Un territoire plein de personnes et d'objets perdus et oubliés; des histoires qui survivent, marginalisées, suspendues dans un temps et un espace qui leur ont été retirés. Fragments retrouvés dans les ruines de la fiction.

Jordi Guillumet & Mònica Roselló – Registres pendents

L'objectif de ce projet est de montrer la capacité évocatrice de l'image photographique dans le sens que propose l'historien de la photographie Michel Frizot lorsqu'il exprime que « toute photographie est une énigme », en se référant à la photographie comme à

Mikel Bastida. Sans titre (de la série Anarene), s.d.

un document inachevé, que chacun complète en fonction de leurs propres expériences et connaissances. Pour appuyer le propos, il est fait également référence aux livres de Joe Brainard et de Georges Perec, tous deux intitulés Je me souviens, dans lesquels les auteurs établissent un catalogue de tous leurs souvenirs les plus divers. Ces listes constituent le substrat visuel des images présentées dans la proposition d'exposition.

Roselló et Guillumet utilisent leurs propres archives photographiques pour extraire une grande partie des images, créant ainsi ce qui serait un disque inachevé, en attente d'achèvement. Le titre du projet fait référence à tout un inventaire inachevé d'images créées pour évoquer, reconstruire ou réinventer des souvenirs de ce qui n'a peut-être jamais existé. Il propose un exercice d'interprétation des relations entre images et significations.

Alex Llovet. Laisse-moi regarder la lumière (de la série Summer's Almost Gone), 2016

Il est fait référence à la mémoire dans un sens générique, en s'intéressant notamment aux relations entre différents éléments : le paysage, le corps, les objets, les actions... et à ce qu'on en retient. Il s'agit d'entrevoir la multitude de liens tissés entre la photographie et la culture générale, entre l'expérience et la trace visuelle qu'elle produit.

Alex Llovet – Summer's Almost Gone

Au cours des dix dernières années, le travail d'Alex Llovet s'est structuré autour de deux thèmes principaux: l'identité et la mémoire. Utilisant le format du livre photo pour conceptualiser et présenter ses projets de plus en plus centrés sur son environnement immédiat – sa compagne, ses filles et le territoire qu'il habite –, il a construit son propre univers dans lequel le document photographique et l'image poétique s'entrelacent et s'interrogent constamment.

Est-il possible d'aspirer à quelque chose qui se produit encore? C'est le point de départ de Summer's Almost Gone, une centaine d'images prises au cours des étés de 2016 à 2021, dans différents lieux d'Angleterre et d'Espagne, qui composent son propre album familial unique des vacances d'été. Durant ces périodes de contact avec la nature, synonyme de liberté, de découverte et de jeu, mais aussi de défis, de croissance et de confrontation avec ses propres fantômes, Llovet fait appel à la conscience de la fugacité de la vie tout en interrogeant les limites de la pratique photographique face à la frustration de ne pas pouvoir être à la fois acteur et spectateur.

Marta Sellarés - Donde no nos vean

Donde no nos vean (Où ils ne nous voient pas) cherche à explorer les relations que nous acquérons dans l'enfance en ce qui concerne les lieux, les peurs, l'invention et la découverte.

Durant cette période de notre existence, nous entamons notre connaissance de notre environnement et apprenons, par le jeu, à tester nos limites et nos peurs et à muer la réalité en fiction.

Nous créons des lieux utopiques. Le fond du jardin, la grange ou la grotte sont transformés sous nos yeux, nous transportant dans des univers impossibles et improbables. Tout cela, paradoxalement, nous aide à apprendre à nous situer dans le monde.

Se souvenir de ces expériences implique aussi un jeu. La personne qui les évoque les réinterprète et les transforme, brouillant la frontière entre réalité et imagination. Comm. presse.

BOX GALERIE

Chaussée de Vleurgat, 102. 1050 Bruxelles.
Accessible du mercredi au samedi, de 12 à 19 heures.
Entrée libre.

Du 15 au septembre au 29 octobre, Etterbeek

Raymond Saublains

Le jazz que j'ai vu.

Il est plusieurs façons d'aimer le jazz : depuis son fauteuil, confortablement installé, à l'écoute d'un 33 tours – un vinyle, j'insiste, rien ne l'a remplacé (écoutez donc It never entered my mind par Miles Davis sur un CD, puis comparez) –, au concert ensuite, dans une salle surchauffée, ou en plein air, dans l'un de ces nombreux festivals que l'été accueille avec la mer en fond de scène ; en jouant enfin, mais ce n'est pas donné à tout le monde, il est ici naturellement moins de pratiquants que de fidèles.

Mais il en est peut-être une autre, celle qu'a choisie Raymond Saublains, en s'immergeant dans les concerts et les loges, l'appareil photo à la main, comme si ce troisième oeil lui offrait une plus étroite communion avec les jazzmen qu'il suit depuis longtemps.

Il peut d'ailleurs sembler paradoxal de photographier les musiciens, de ne pouvoir, comme au temps du cinéma muet, ajouter la musique aux photographies. Pourtant, blancs ou noirs, le jazz a sculpté leurs visages, modelé leurs traits, comme pour désigner la musique qu'ils jouent, tel le mimétisme qui fait à la longue ressembler l'animal à son maître, et inversement, ni musiciens classiques, ni chanteurs de variétés. Car c'est un pays que le jazz, toutes nationalités superflues ; l'on ne devrait jamais exiger d'un musicien son passeport puisque la musique l'habite autant qu'il y vit.

La lumière les isole, figures de proue de leurs notes qu'ils entendent bien avant qu'elles ne nous parviennent, et à les voir ainsi sculptés par l'éclairage artificiel, on les croirait seuls mais seuls ensemble, prêts à attendre le jour puisque le jazz est fait pour la nuit.

Et si Raymond Saublains, qui s'est silencieusement glissé entre leurs portées, est demeuré fidèle au noir et blanc, ce n'est pas par quelque respect de la partition, mais bien parce que le jazz n'a jamais de couleur.

Xavier Canonne, directeur du Musée de la Photographie.

HORAIRES

L'exposition est accessible durant les événements programmés par le centre culturel ou sur réservation :
b.paumen@senghor.be

LE SENGHOR

Chaussée de Wavre, 366. 1040 Bruxelles.
(Piétonnier de la place Jourdan).

Arts & Images

Réalisation : A. J. Baudoux-Godart.

Vous pouvez demander à la rédaction, l'envoi ou le réenvoi d'Arts & Images 60.2, 61.2, 62.2.

Arts & Images est hébergé sur : http://brusselsmiroir.be/club-photo-bruxelles/arts-images/
et http://brusselsmiroir.be/club-photo-bruxelles/arts-images/ où vous pouvez le télécharger.

Arts & Images

Éditeur responsable : A. J. Baudoux - Rue Henri Petit, 7. 7100 Haine-Saint-Pierre.
Tél. 064 44 72 07 - baudoux.godart@gmail.com